

# Vivre au quotidien dans la cité des Batignolles



**De 1920 à 1980, les Batignolles ont constitué l'un des plus beaux fleurons industriels de la Ville. Pour construire au départ les fameuses locomotives Pacific, elles firent appel à une main-d'œuvre nombreuse et qualifiée qu'elles logèrent pendant cinquante ans dans trois cités "provisoires" faites de quatre cent cinquante maisons en planches. Comment vivait-on dans ces cités ? Maurice Philippe, Jean-Claude Baron, Jean-Luc Fleurance et Annick Vidal témoignent.**

**C'**est en 1917, pendant la Grande Guerre, que la Société de Construction des Batignolles, basée à Clichy, décide d'installer une usine à Nantes dédiée à la construction et à la réparation de locomotives à vapeur Pacific pour le compte des Chemins de Fer de l'État. Les ateliers sont

édifiés à Saint-Joseph-de-Porterie. L'usine ouvre ses portes en 1920 et, faute de main-d'œuvre locale suffisante, recrute en nombre du personnel qualifié dans toute la France et en Europe : Bretons, Tourangeaux, Parisiens et Charentais, Autrichiens, Tchécoslovaques, Polonais, Italiens et Portugais... Lors de la construction, la société n'avait pas envisagé de loger les salariés : la ville de Nantes est toute proche et le quartier bien desservi par le tramway. Mais face à l'afflux massif de population et à la pénurie de logements, la société construit en urgence, quatre cent cinquante maisons réparties en trois cités, la Halvêque, la Baratte et le Ranzay. "Ce sont des maisons ouvrières en bois, type Bessonneau, adoptées dans les régions dévastées pour permettre, vu la pénurie de logements, de loger dans le

## HISTOIRES DE QUARTIER



Les maisons en planches des Batignolles : trois ou quatre pièces, avec un appentis entourées d'un petit jardin.

À l'école, d'un côté les filles, de l'autre les garçons. Les prix de fin d'année étaient remis par le directeur de l'usine.



➔ plus court délai possible une partie des ouvriers nécessaires à la Compagnie Générale de Construction de Locomotives en vue de développer le rendement de ses usines.<sup>(6)</sup> De trois ou quatre pièces, les maisons sont en bois peint rouge-brun, couvertes d'ardoises d'Angers, dotées d'un appentis et entourées d'un petit jardin. Pas d'eau courante, ni de toilettes à l'intérieur. Des bornes-fontaines installées au coin des rues distribuent l'eau potable ; des WC à quatre compartiments avec fosses étanches sont implantés à des points stratégiques de la cité. Les maisons en planches font pourtant la joie des habitants, auparavant logés dans des conditions difficiles. Maurice Philippe emménage dans la cité de la Halvêque en 1924. Il a 4 ans. "C'était sommaire. Je me souviens du café qui gelait l'hiver, des briques chaudes avec lesquelles on baignait les lits, de l'eau qu'il fallait aller chercher à la pompe. Alors, pour équiper leur maison, les habitants faisaient quelques bricoles à l'usine, plus ou moins clandestinement." Les jardins, très importants dans le quotidien des familles, fournissent les légumes et s'agrémentent de fleurs, notamment les fameuses "roses pompons". Dans les cités, les rues n'ont pas de nom, mais des numéros. On habite la 3<sup>e</sup>, la 19<sup>e</sup> ou la 42<sup>e</sup> rue... "Avant-guerre, les patrons étaient allés aux États-Unis... Ils en ont rapporté le principe des numéros de rues" explique Jean-Claude Baron, habitant de la première heure. En 1931, l'usine tourne à plein régime, employant quelque 3 500 salariés. Les trois cités abritent 2 000 personnes, 1 103 à la Halvêque, 475 à la Baratte et 428 au Ranzay.

**L'usine est partout.** En même temps que les maisons, la société des Batignolles construit des équipements : "Les deux églises, la première en bois édifée en 1920, la seconde en brique en 1935 ; le dispensaire ; le cinéma ; l'école... Un peu comme dans le nord de la France, l'usine était très présente dans le quotidien des gens, avec un système très paternaliste" soulignent Jean-Claude Baron, Maurice Philippe, Jean-Luc Fleurance et Annick Vidal. "À chaque naissance, le directeur payait une layette que sa femme venait remettre à la famille ; les parrains de confirmation de nos enfants étaient les directeurs parisiens de la société !" Très vite, se développe dans les cités une vie quasi communautaire. Tout le monde se connaît, se retrouve dans les mêmes lieux, notamment aux lavoirs, où, "c'était radio-cité et les commérages allaient bon train !"

À l'école, l'obtention du certificat d'études est un objectif majeur. "J'allais à l'école des Batignolles, la toute première école de la cité" raconte Maurice Philippe. "L'usine avait réhabilité une ancienne ferme du site. D'un côté les filles, de l'autre les garçons. Les prix de fin d'année étaient offerts et remis par le directeur lui-même... Après, la filière classique c'était l'apprentissage, si possible dans la métallurgie pour les meilleurs. Avec un CAP, on avait un emploi sûr à l'usine. La voie était toute tracée." Le dispensaire, avec douches attenantes, offre aux habitants "vaccins et visites médicales, et certains jours, soins dentaires, suivi gynécologique ou ophtalmo, et même permanence de l'assistante sociale" énumère Jean-Claude. Côté loisirs, il y a tout sur place : "Nous avions une vie culturelle assez importante. Les quatre séances de cinéma du week-

Fête de la jeunesse en 1953.



end attirait les jeunes et les familles. Je crois avoir vu tous les films américains d'après-guerre ! Le seul film qui ait imposé le silence complet, ce fut *Le voleur de bicyclette*<sup>(2)</sup>. "C'était toute notre vie." Parfois transformé en salle de théâtre, le cinéma accueille aussi de petites représentations et revues amateurs. Très présente, l'église organise les loisirs des plus jeunes : le patronage du jeudi avec son club de basket, les colonies de vacances à Batz-sur-Mer... "Et puis, il y avait l'harmonie, le bal populaire du 14 juillet, le tour cycliste de la cité... Il faut dire que c'était la grande époque du Tour de France !

L'arrivée massive de population provoque l'installation de nombreux commerces à proximité des cités. "Boulangeries, épicerie, boucheries... Il y avait tout. Chez certains commerçants, on pouvait acheter à crédit, on disait "à croum", et régler la note à la quinzaine quand tombait la paye" soulignent Jean-Claude et Maurice. "Il y avait aussi de nombreux cafés : le café du Rêve, Le Printemps, Pouivet, À la bonne saucisse... " Les ouvriers y passaient en sortant de l'usine, une sorte d'étape avant de rentrer à la maison. "Le samedi soir, on allait aussi dans les cafés qui organisaient des bals.

**Un véritable esprit de solidarité.** Dans ces cités ouvrières "solidaires et chaleureuses", l'entraide va de soi. Jean-Luc Fleurance arrive dans la

Les "anciens" de la cité Batignolles racontent.



cité en 1965. "J'ai été hébergé dans une chambre de célibataire dans un des grands baraquements du Ranzay... J'ai été tout de suite accueilli, il y avait un véritable esprit de solidarité dans la cité. Ça m'a profondément marqué."

Parce que l'argent manque souvent, parce que les luttes "rythment la vie des familles", parce que le quotidien est rude, les habitants s'organisent. "Le Parti communiste était très implanté dans la cité, les ouvriers étaient presque tous à la CGT. Le dimanche, on vendait *L'Huma* et *Vaillant...* Tout cela crée des valeurs communes !" note Annick Vidal.

Une association d'entraide, les APF<sup>(3)</sup>, se crée au début des années 50, "pour s'épauler, parce que ce n'est pas toujours facile pendant les grèves." Menée par les femmes du quartier, elle est sur tous les fronts : "Pendant les grandes grèves de 55, 68 ou 71, nous avons pris contact avec les paysans. Ils acceptaient de nous vendre du lait, de la viande, des légumes à bas prix. Ça permettait aux hommes de continuer la lutte." L'association s'occupe aussi du quotidien :

"Nous avons acheté une machine à laver, l'avons installée sur un chariot roulant et nous nous la prètions à tour de rôle", raconte une militante de la première heure. Préoccupées par le nombre d'avortements "sauvages", les APF prennent contact avec le Planning Familial et organisent des réunions d'information sur la contraception. Une initiative très en avance sur son temps.

### La fin des maisons en planches.

1972. Le temps des maisons en bois s'achève. Les premiers habitants déménagent, relogés dans "des bâtiments en dur" à la cité de la Halvêque. "Même si on savait qu'il y aurait plus de confort, beaucoup ont eu du mal à partir. Les APF poursuivent leur action, obtiennent que la rocade soit enterrée pour éviter le bruit, que soient créées une maison de quartier, une maison de l'enfance, une bibliothèque. "Cette solidarité très importante qui a façonné notre quotidien pendant tant d'années continue encore aujourd'hui à travers les associations, les enfants et les petits-enfants."

Pour conserver cette mémoire du lieu et des hommes, un collectif d'associations du quartier travaille sur la reconstruction à l'identique d'une maison en planches à proximité de l'usine. Un projet à suivre...

EMMANUELLE MORIN

(1) Document de travail "Projet, ma maison en planches", collectif Batignolles, Juin 2003.

(2) "Le Voleur de Bicyclette" de Vittorio de Sica sorti en 1949.

(3) APF : Associations populaires familiales.

Photos : Collection M<sup>me</sup> Mariot.